

—Oui, niais... et même triple niais je sais de l'avoir écouté ! Si tu tentes de m'échapper, je délaisserai aujourd'hui même ma seconde femme pour me mettre à ta poursuite.

Loin de s'émouvoir, Nicole répondit de sa voix moqueuse :

—Pour que tu ne perdes pas trop de temps à me chercher, je te prévins que je retourne à Blancoc.

—Quoi faire ?

—Attendre.

—Attendro qui ?

—A coup sûr, ce n'est pas toi.

—Tu vois bien que tu m'abandonnes ?

La patience n'était pas le fort de la Cardozo. En entendant le docteur, pour la seconde fois, orier à la trahison, elle éolata :

—Ah ça, fit-elle d'un ton brusque, faut-il tout t'expliquer par le menu sans que tu te donnes la peine de rien deviner ? A quoi puis je te servir en restant ici, sinon à te compromettre ? Crois-tu que je t'aurais bêtement confié notre commune fortune pour te faciliter un mariage, si je n'avais la certitude de la recouvrer plus tard ? Penses-tu que, des dix millions de Faustol, je ne songe pas à avoir ma part... tu vois bien que je n'ai nullement l'intention de te délaisser. Sois tranquille, je reviendrai.

—Oui, mais quand ?

—Quand tu auras eu le temps de bien étudier la fortune de ton nouveau beau-père... Elle est toute en terres, en biens-fonds, cette fortune... Tâche qu'il la transforme en capitaux, c'est plus facile à manier. Comprends-tu ?

—Oui, et après ?

—Alors nous verrons à te faire hériter, grand plourard ! dit Nicole.

Puis, posant ses mains sur les épaules du marié, elle lui sourit en lui demandant d'un ton radouci :

—N'as-tu donc plus confiance en moi ?

—Si, si, balbutia le médecin, fasciné par les deux grands yeux noirs de sa femme.

—Alors, laisse-toi guider... Non, je ne t'abandonne pas... Seulement, je te répète, ma présence pourrait nous perdre, et nous devons tout prévoir... ne rien laisser au hasard... Ces millions, il nous les faut, et nous les aurons, crois-en ma parole.

Et, attirant à elle la tête de Perrier, elle l'embrassa en lui disant d'une voix pleine d'une sauvage tendresse :

—No faut-il pas que notre enfant ait un jour cette immense fortune ?

Puis, sans lui donner le temps de se remettre de l'émotion causée par ces paroles, elle ajouta d'un ton impératif :

—Maintenant décampe. Il est imprudent que les gens de la noce s'étonnent de ta trop longue absence.

—J'attendrai ton retour avec patience... commença Perrier qui ne pouvait se décider à partir.

—Oui, c'est convenu... mais détalé... en route ! interrompit vivement la Cardozo.

Et, joignant le geste à la parole, elle le poussa vers la porte pour activer son départ. A moitié route du vestibule, Perrier résista tout à coup à l'impulsion en s'écriant :

—Ah ! j'oubliais !

—Quoi donc ?

—J'ai un compte à régler avec la Bédache. Tu sais ? Marié ou non, je lui dois uno...

—Bon ! bon ! bavard... sois sans inquiétude, je me charge de la particulière, dit-elle en riant.

Une heure après, Nicole, remontée dans sa chambre, préparait sa malle, quand la Bédache passa son laid museau de fouine par l'entre-bâillement de la porte.

—Entrez donc, mademoiselle Françoise, oia joyousement la Cardozo. Oh ! comme vous voilà belle aujourd'hui ! Vous êtes sur votre trente et un.

—Je ne pouvais pas aller vêtue en pauvresse à la messe de mariage de Mlle Faustol...

—C'est juste.

—...de mariage de Mlle Faustol avec M. Perrier, appuya la Bédache.

Et elle fixa ses petits yeux gris sur Nicole qui continuait à ranger ses effets dans la malle. Après avoir un peu attendu une réponse quelconque, la vieille fille revint à l'assaut.

—Car il est marié, M. Perrier, insista-t-elle.

—A qui le dites-vous ? soupira tristement la Cardozo en secouant la tête.

—A la sortie de l'église, j'ai cherché à lui parler, mais il y avait une telle foule que je n'ai pu parvenir à m'approcher de lui... J'ai flâné dans Mortreuil, espérant le rencontrer, car on m'avait dit l'avoir vu traverser le village ; il m'a été impossible de le trouver.

—Ah ! quel malheur que vous ne soyez pas rentré plus tôt... il sort d'ici.

—Vraiment ? fit Françoise.

En voyant la belle fille toujours occupée à préparer son bagage, une vive inquiétude se poignit sur le visage de la mégère qui reprit lentement :

—Ah ! il sort d'ici... Et il ne vous a rien donné pour moi ?...

—Si, mademoiselle Françoise, il m'a donné quelque chose pour vous.

Les traits contractés de la harpie se détendirent aussitôt à cette réponse. Ses doigts crochus s'agitèrent nerveusement comme s'ils avaient hâte de palper les écus et, d'un bond, elle arriva près de la Cardozo en répétant d'une voix qui résonnait d'une avide satisfaction :

—Ah ! il vous a donné quelque chose pour moi, ce bon et cher M. Perrier ?

—Oui, il m'a donné une commission, dit Nicole avec un imperturbable aplomb.

La vieille fille tressauta de colère et, entre ses dents serrées, siffla cette demande :

—Rien qu'une commission ?

—Oui, voulez-vous la connaître ?

La Bédache comprenait qu'elle était frustrée. Dans sa fureur, elle eût volontiers sauté au visage de sa locataire pour le labourer de ses ongles, mais celle-ci était trop taillée en force pour que la hideuse créature ne comprit pas qu'il y avait pour elle un danger à vouloir passer de ce désir à sa réalisation. Elle fila doux et, après un assez long silence, elle reprit :

—Quelle est cette commission ?

—M. Perrier m'a chargée de vous avertir que, si vous ouvriez le bec sur quoi que ce soit, si vous vous permettiez la plus innocente démarche, il vous ferait supprimer carrément la pension qui vous est payée par son beau-père.

Devant cette fort catégorique injonction, la Bédache crut n'avoir plus de ménagements à garder et, de ses lèvres tremblantes de rage, sortirent ces deux mots qui résumaient son opinion sur Perrier :

—Cagaillo, voleur !